323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

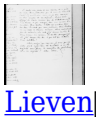
Ce document *est une réponse à :*

 322. Paris, Mardi 10 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Ce document *est écrite après :*

 322. Londres Mardi 10 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Ce document *est écrite avant :*

 324. Londres, Dimanche 15 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



324. Paris, Dimanche 15 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-03-13
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitPas plus de lettres aujourd'hui qu'hier, qu'avant-hier. Je m'y perds. Si c'est votre faute, c'est bien mal.
PublicationInédit

Information générales

Langue

- Anglais
- Français

Cote831-832, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription

323 Londres Vendredi 13 mars 1840

Une heure

Pas plus de lettre aujourd'hui qu'hier, qu'avant-hier. Je m'y perds si c'est votre faute, c'est bien mal. Mais ce ne peut être votre faute. Je suppose que vous aurez posté une lettre Lundi aux Affaires Etrang^{es} trop tard ; elle ne sera pas partie ; et une hier, pour le courrier qui m'arrivera demain matin. J'aurais donc deux lettres demain. Je suppose cela parce qu'il faut bien supposer quelque chose. Quel amer déplaisir ! Car je ne veux pas aborder l'idée de l'inquiétude. Ma mère me dit aujourd'hui qu'elle vous enverra mes enfants. Il me semble que si vous étiez malade, elle le saurait. Il me semble à tort ; le contraire se pourrait fort bien.

De quoi voulez-vous que je vous parle ? J'ai été hier voir le Royal Coronation picture, un détestable tableau où beaucoup de portraits sont ressemblants, surtout la Duchesse de Sutherland et Fanny Cowper. Puis j'ai fait neuf visites. Puis je suis rentré chez moi. J'y ai dîné et je ne suis sorti qu'à dix heures et demie pour aller passer une heure chez Lady Holland. J'y ai trouvé le révérant M. Sidney Smith, the most witty man, dit-on, in the three kingdoms. Je n'étais en train ni de l'esprit des autres, ni du mien propre. Lady Holland se désole de ne m'avoir pas encore donné à dîner. Elle trouve sa maison de South street trop petite. Son cuisinier vient de mourir. Son maître d'hôtel vient de partir pour aller passer quinze jours dans sa famille, sur le continent. Tout est en désarroi chez elle.

On remarque depuis quelques jours un changement sensible dans les manières de la Reine avec les Torys. Elle les traite mieux. Plusieurs ont été invités aux derniers bals. Elle a été très aimable pour le Duc de Wellington Lundi dernier, à dîner. Il me semble que cela veut dire simplement que les Whigs sont sans inquiétude.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/190

Une heure après minuit.

Je reviens de chez Lady Palmerston. Quelle odieuse journée ! Personne n'a jamais su ce que je puis souffrir. Je n'ai pas naturellement l'imagination noire ni agitée ; mais quand le trouble entre en moi, il m'ébranle jusqu'au fond de l'âme. Je ne voudrais pour rien au monde, laisser voir à qui que ce soit au monde ce qui s'est passé en moi, depuis 48 heures, ce que j'ai pensé, senti, imaginé, dit et contredit, accepté et repoussé intérieurement. Et tout cela tomberait, tout cela s'évanouirait devant quelques lignes de vous ! Il se mêle un peu de colère à mon chagrin. Vous ne vous en doutez pas ; vous êtes bien tranquille. Quelque arrangement insignifiant, la lenteur d'un domestique, une visite prolongée, je ne sais quelle pauvreté a causé tout cela. J'espère qu'il n'y a pas d'autre cause, que vous n'êtes pas malade. Je vais me coucher. Adieu.

Londres, samedi 14 [mars 1840], 10 heures

Dieu soit loué ! Ce n'est rien. Il n'y a que mon mal à moi, mon mal passé. Voilà 321 et 322. L'une par le portefeuille, l'autre par la poste. J'avais deviné juste. Le 321 avait été remis trop tard aux Affaires étrangères. Je joins ici le bout de l'enveloppe sur lequel on l'a écrit, si on a écrit vrai. Vous avez très bien fait de remettre le 322 à Génie. Je suis occupée à trouver ici une bonne adresse sous laquelle vous puissiez, au moins une fois par semaine, m'écrire sûrement par la poste. Vous m'écririez une fois par le portefeuille, une fois sous cette adresse et le samedi directement. Mais en attendant, servez vous souvent de Génie, et quand vous vous serez du Portefeuille, arrivez à tems rue des Capucines. Quel brouillard vient de se dissiper autour de moi ! Pour la première fois, j'ai vu du soleil à Londres.

Du reste soyez tranquille. Il n'y a rien, dans le 321, qui valut le retard à la rue des Capucines, si le retard est de leur fait.

Je reprends mes récits. Il me semble que je n'ai rien oublié, ni matin, ni soir. J'ai passé hier toute la journée chez moi. J'ai été à onze heures chez Lady Palmerston. Très joli bal plein et point étouffé. La Duchesse de Cambridge y était. Sa fille ne quitte pas la place. Elle serait jolie si elle n'était pas énorme. J'ai causé avec Lord Landsdowne, Lord Aberdeen, Lord Stuart, Lord Wilton, le Duc et la Duchesse de Somerset, &. On dit qu'il faut biens e défendre de la dernière, qu'elle s'attache à sa proie. Son mari a l'air d'un bon homme, un savant Seigneur. Il m'a fait toutes les caresses qu'un Anglais peut faire. Nous commençons à causer presque avec confiance Lord Aberdeen et moi. De la confiance et nulle confidence, n'est-ce pas cela? Vous avez raison. Il y a un métier qu'il faut apprendre. Je m'y applique. Je sais me taire tout à fait, sans peine même. J'espère que j'apprendrai à me taire en parlant.

Nous sommes fort en coquetterie réciproque, Lady Palmerston et moi. Coquetterie encore sans liberté, ni vérité. Elle m'a dit que je la trouverais tous les matins, d'une heure à trois. J'irai. Je ne me suis empressé vers personne.

J'ai ce soir lord Northampton, lady Cottenham et Mistriss Stanley. Celle-ci est vraiment agréable. Personne ici excepté Lord Eliot ne parle français aussi bien qu'elle, et l'esprit français comme la langue.

Lundi soir chez Lady Lyndhust. Mardi matin, le musée britannique ; dîner cez lady

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/190

Aylesbury, Mercredi, déjeuner chez Lord Manon ; dîner chez Mad. Grote ; le soir chez Lady Jersey. La fin de ma semaine est plu libre. La première moitié de l'autre est déjà prise. Je trouve que c'est trop et je commence à refuser. M. De Bourqueney me sert beaucoup dans toutes ces questions là. Il connait bien le monde anglais, et il y est bien posé. Je crois qu'il a bien envie de retourner à Paris le plus tôt possible. Je le traite très bien et je le crois très content de moi. Mais il était l'ambassade.

Hier, dans la soirée, j'ai passé trois fois devant. M. de Brünnow sans le voir. Quant au fond des affaires, tout trainera. Décidément on attendra le Plénipotentiaire de Constantinople. En attendant, le Pacha se fortifie chez lui. Il évacue de lui-même les villes saintes et en rappelle ses troupes. La guerre avec la Chine coûtera cher. Les bulletins de Pékin ne ressembleront pas à ceux de Londres. L'Empereur (de Pékin) a félicité ses braves marins de l'éclatante victoire remportée sur les barbares Etrangers. Il a pourtant dégradé son Amiral de deux boutons. Prenez-vous quelque intérêt à la Chine? Lord Lyndhurst en est très occupé. Il dit qu'il y a une question Constitutionnelle dans la manière dont cette guerre a été déclarée, et que le Cabinet sera fort attaqué sur ce point.

M. de Bülow ne pense guère à moi, ni à personne. Il est uniquement occupé de sa santé, encore plus préoccupé qu'occupé. Le vent, le brouillard, le soleil, le froid, le chaud, le monde, la solitude, tout lui fait mal, tout l'agite. Il est évidemment dans un triste état nerveux, qui pourrait devenir beaucoup plus triste. On en est très frappé.

Je reçois ce matin du Maréchal Soult une lettre très tendre. Je lui ai écrit très poliment à propos de sa retraite. Il espère que je lui écrirai quelques fois. On m'écrit très diversement sur la situation du Ministère, les uns à peu près comme vous, les autres sûrs de sa chute prochaine. Je crois que les premiers ont raison. Certainement , il n'y a et il n'y aura rien de triomphal. On emploiera à vivre tout ce qu'on a d'esprit. Il me semble qu'on doit y réussir. On me comble de compliments et de tendresses.

Vous avez raison aux trois quarts sur la dernière page de la longue lettre ; pas tout à fait. Il fallait prendre soi-même le pouvoir, ou du moins la présidence d'un grand Cabinet dans lequel nous aurions tous été. C'était la bonne conduite, et la victoire complète de notre parti qui adhérait tout entier à cette combinaison, et marchait en tête de tous les ralliés de toute origine. On a manqué à cette fortune, qui était obvious et pouvait être grande. Il n'est plus resté à tenir que des conduites incertaines et d'un succès douteux. J'ai une longue lettre de M. Duchâtel, fort amicale, plus calme et d'un ;bon jugement.

Ma Mère m'écrit qu'elle a reçu de vous une nouvelle, longue et bonne visite. Elle ne me dit rien de plus. Sous sa gravité et son autorité, ma mère est très timide, surtout avec moi. Et toujours un peu jalouse. Je ne m'étonne pas de son silence, et il ne signifie pas du tout que vous ne lui ayez pas plu. Je parierais du contraire ; mais elle ne me le dira pas d'elle-même. Je suis tout à fait de votre avis sur les commérages de gazettes. Qu'ils viennent de Hanovre, ou de Pétersbourg, ou d'ailleurs, n'y répondez pas plus dans vos correspondances que dans les gazettes mêmes. Il ne faut pas se laisser tracasser. Et il ne faut faire et dire que ce qu'on

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/190

veut. Adieu. Un tout autre adieu que celui d’avant-hier quoique le fond soit toujours le même. Je voudrais bien que Vérity ait le pouvoir de vous débarrasser de votre malaise. Je ne l’espère guères ; mais vous faites bien de le voir. Il vous calme un peu, et s’il y avait quelque mal réel, il le verrait. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-13.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/190

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur323
Date précise de la lettreVendredi 13 mars 1840
HeureUne heure
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Références

Personnes citées

- Bonicel, Élisabeth-Sophie (1765-1848)
- Cowper, Fanny
- Palmerston, lady

États citésChine
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/190